

LE TEMPS

SUPPLÉMENT CULTURE & SOCIÉTÉ

SAMEDI 15 FÉVRIER 2020
N° 1128

WEEK-END

(IN)CULTURE

De la nécessité du dessin de presse

► Le 7 janvier 2015, le monde découvrait avec effroi qu'on pouvait mourir pour un dessin. Ce mercredi-là, la rédaction décimée de *Charlie Hebdo* a incarné de manière exacerbée et intolérable les attaques trop nombreuses perpétrées à l'encontre de la liberté d'expression, cette valeur nécessaire au bon fonctionnement d'une démocratie. Il y a quelques semaines, cinq ans après ce jour funeste pour la presse, l'hebdomadaire satirique a consacré un numéro spécial aux «nouvelles censures... nouvelles dictatures».

Dans son éditto, Riss soulignait que ceux qui avaient voulu faire taire *Charlie* avaient échoué: «Le journal est toujours là, sa liberté d'esprit aussi.» Mais le directeur de publication constatait l'avènement d'idéologies inédites: «Nous avons cru que seules les religions avaient le désir de nous imposer leurs dogmes. Nous nous étions trompés.» Et de dénoncer notamment la dictature des réseaux sociaux, où se diffusent «des opinions très diverses, parfois enrichissantes, mais parfois obscures, appelant à boycotter, à dénoncer, à fustiger les points de vue atypiques, non conformistes, ou simplement maladroits».

Cinq ans après *Charlie*, le *New York Times* a renoncé aux caricatures politiques, évitant ainsi de heurter les sensibilités de certaines communautés. Cette décision inquiétante a poussé le Musée des beaux-arts du Locle à consacrer une exposition au dessin de presse autour de la figure de Chappatte, collaborateur historique du *Temps* et aussi désormais ex-employé du *New York Times*.

Des expos de ce genre, il y en a eu beaucoup ces cinq dernières années. Mais il n'y en aura jamais assez, car elles sont nécessaires. A Morges, la Maison du dessin de presse se dédie même entièrement – depuis plus de dix ans – à l'art de la caricature. Au Locle, des classes seront amenées à visiter le musée. L'initiation à la lecture des images: voilà ce que les départements de l'instruction publique doivent mettre sur pied en marge des cours sur les dangers d'internet.

À l'heure où chaque photo, chaque dessin peut être sorti de son contexte, immédiatement diffusé et partagé, et commenté sans être compris, il est primordial d'expliquer que la liberté d'expression – et la tolérance qui va avec – est un droit inaliénable. Détournant une photo d'un petit Syrien mort sur une plage, Riss dessinait en 2015 son cadavre, avec derrière lui une pub pour un fast-food: «2 menus enfant pour le prix d'un». Des voix s'offusquaient, appelant au boycott de l'hebdo. Et pendant ce temps, des migrants continuaient à risquer leur vie dans l'indifférence quasi générale – et c'est ce que dénonçait Riss. Quand le dessinateur s'attaque avec impertinence aux injustices, le bien-pensant regarde le dessinateur... ■

PAR STÉPHANE GOBBO
@StephGobbo



DIALOGUE D'ARTISTES

FESTIVAL Le 18e FIFDH, qui se tiendra à Genève du 6 au 15 mars, a offert une carte blanche à l'artiste Ernest Pignon-Ernest, qui a pour l'occasion invité l'écrivain Lyonel Trouillot. Rencontre. ●●● PAGES 22-23

DAVID WAGNIÈRES POUR LE TEMPS

SUZANE CHANTE CE QU'ELLE PENSE

Découverte l'été dernier au Montreux Jazz, la chanteuse française publie son premier album. Rencontre avec une artiste pop engagée qui ausculte le malaise contemporain. ● PAGE 25

AUX ÉTATS-UNIS, TOUT EST POLITIQUE

Profiter d'événements sportifs ou culturels, comme le Super Bowl ou les Oscars, pour faire passer des messages politiques. En pleine année électorale, les Américains n'hésitent pas. ● PAGE 26

BLUTCH RESSUSCITE TIF ET TONDU

On croyait disparu à jamais le duo de justiciers rondouillards qui avait brillé dans «Le Journal de Spirou». Jouez, hautbois, résonnez, musettes! Il fait un retour fracassant. ● PAGES 30-31

STEPHEN KING, SECRET D'ÉTAT

Dans «L'Institut», le maître du Maine imagine des enfants surdoués raptés par une agence gouvernementale. A 72 ans, le romancier excelle à donner chair à ses jeunes héros. ● PAGE 34

«Je déteste les artistes naïfs. On ne peut pas se mettre à l'abri du monde. Nous voulons rendre compte du mouvement des choses»

LYONEL TROUILLOT, ÉCRIVAIN

POUR UNE LUTTE OBSTINÉE

PAR ARNAUD ROBERT
PHOTOGRAPHIES: DAVID WAGNIÈRES

Ernest Pignon-Ernest est l'artiste à l'honneur du prochain FIFDH. Avec l'écrivain haïtien Lyonel Trouillot, il prépare à Meyrin une exposition autour de Jean Ferrat et des poètes de la subversion. Rencontre avec deux êtres profondément politiques qui questionnent la notion même d'espace public

► «Vous les Français, vous n'avez jamais aimé Elsa Triolet.» Ernest Pignon-Ernest relève à peine la tête, il dessine les yeux d'Elsa, se plaint de les avoir manqués; Lyonel Trouillot lui tourne autour avec une clope pleine de menthe, il porte un chapeau de feutre au bord retourné et un polo rayé sur un autre polo uni. C'est un atelier de production, dans un jardin d'hiver posé au milieu des barres d'immeubles. Des dessins sont étalés à même le sol, sur les tables, épinglés sur les murs, et un visage en particulier, très fin, presque trop fin, on dirait un chevalier de retour de croisade, c'est Jean Ferrat.

PANTHÉONS COMMUNS

Depuis 2016, l'espace culturel Le Cairn, à Meyrin, s'associe au Festival du film et forum international sur les droits humains (FIFDH) pour des résidences d'artistes. Au fil des ans, la photographe Leïla Alaoui, décédée peu avant l'événement, le cinéaste Rithy Panh, le bédéaste Guy Delisle et le photographe Bruno Boudjellal ont tous fait le voyage pour investir cette villa de maître au cœur du Jardin botanique alpin. C'est Ernest Pignon-Ernest qui cette année s'y colle, maître de l'art des murs, de l'art hors les murs, dont les manifestes au pochoir connaissent les rues de Soweto et d'Hiroshima. Il a invité un écrivain démineur, un poète qui chaque jeudi tient atelier d'écriture au cœur des rues fragiles de Port-au-Prince, Lyonel Trouillot.

«J'étais allé voir Lyonel à Port-au-Prince. On avait parlé d'un écrivain magnifique, Jacques Stephen Alexis, un neurologue révolutionnaire qui avait connu Che Guevara et Mao Tsé-toung.» Lyonel et Ernest ont marché dans la cimetière de la capitale, une sorte de Père-Lachaise aux caveaux défoncés, où les os font paillason; et le soir pour se remettre, ils parlaient chanson. Les plumes libertaires - Jean Ferrat surtout, que Pignon-Ernest a bien connu. «Nous avons des panthéons communs. Ernest, pour moi, n'est pas seulement un grand artiste», murmure Trouillot d'une voix salie de fumée et de poussière. «Il est un authentique homme de gauche.»

DESCENTE VERS LE FEU

On y est. On mange ensemble, face à ces tours impeccables de Meyrin Centre. Le conseiller administratif vert Pierre-Alain Tschudi est là aussi à poser des questions sur l'anarchisme et la poésie au XXI^e siècle. Ce sont des hommes du même clan, presque de la même génération: Pignon-Ernest a 78 ans, Trouillot 63. «On partage des idées, des inspirations, des colères», dit le peintre français. Il raconte ses séjours sud-africains, l'apartheid: «A Soweto, on m'avait dit de faire gaffe à ma sécurité mais, avec mon mètre 60, personne ne m'a pris pour un Afrikaner! Je ne fais pas blanc colon...»

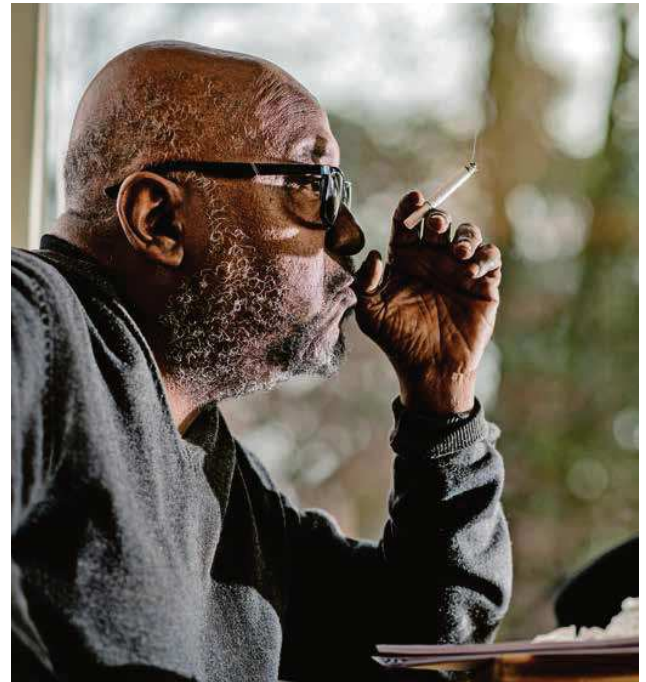
Chacun à sa manière a pensé le peuple et sa place dans l'espace public. Ernest Pignon-Ernest, fils d'une coiffeuse et d'un employé des abattoirs niçois, vient de terminer une station de métro au cœur de la cité de son enfance. Il a déployé un écran géant qui diffuse en direct l'horizon marin, dans cette ville pionnière de la vidéosurveillance. Trouillot, lui, vit

A découvrir dans le cadre du FIFDH

Exposition «Les Murs du lendemain d'Ernest Pignon-Ernest», du 7 au 29 mars, Le Cairn, Jardin botanique alpin de Meyrin.

Rencontre avec Ernest Pignon-Ernest, Espace Pitoëff, théâtre, mercredi 11 mars à 21h.

Débat en présence de Lyonel Trouillot, Espace Pitoëff, grande salle, mardi 10 mars à 19h30. ■





En haut à gauche: Lyonel Trouillot, écrivain et poète haïtien engagé dans la lutte contre la dictature et les inégalités gangrénant son île.

Ci-contre: des images et des textes, sélectionnés par le duo, racontent les artistes, penseurs et poètes qui ont inspiré Jean Ferrat.

À droite: Ernest Pignon-Ernest: «On partage des idées, des inspirations, des colères.»

dans une mégapole sans trottoir, où les gangs interdisent la plupart du temps l'idée même de promenade et où, ces derniers mois, des flots de manifestants ont repris la rue pour exiger le départ du président: «Je déteste les artistes naïfs. On ne peut pas se mettre à l'abri du monde. Nous voulons rendre compte du mouvement des choses.»

Dans son roman *Bicentenaire*, publié après la chute de Jean-Bertrand Aristide en 2004, Lyonel Trouillot décrit une déambulation dans Port-au-Prince, une descente vers le feu entre les barricades et les clôtures, il traite des corps dans un lieu qui les malmène, les refuse. Ce sont des murs fendillés qui reçoivent des paroles insoumises. Pignon-Ernest, lui, a commencé sa traversée au milieu des années 1960 dans le Vaucluse, il fabrique des affiches contre la force nucléaire française. «Mon pays entier était altéré par cette pulsion de mort. J'ai pensé qu'il me fallait donc intervenir dans l'espace public. Mes images veulent réactiver le potentiel des lieux.»

VIEILLES CANAILLES

Dans cette pièce très lumineuse où ils travaillent face à des plantes qui ne poussent en général qu'au sommet, les deux hommes font le compte des utopies. Ils ont choisi quelques dizaines d'artistes, penseurs, poètes, qui ont nourri Jean Ferrat. Ernest Pignon-Ernest a recouvert son bureau de photographies d'Aragon, Picasso, Victor Hugo, Robert Desnos, Pablo Neruda, Ethel Rosenberg; il ne cherche pas seulement la ressemblance, mais la combustion. Trouillot, à l'autre bout de la serre, écrit sur un ordi-

nateur portable des textes qui s'inspirent de ce théâtre d'ombres. Dans le respect du travail à la chaîne et du prolétariat bien mené, deux graphistes fabriquent en direct le livre qui accompagnera l'exposition de Meyrin. C'est une petite usine éphémère de la gauche intellectuelle.

Ils ne s'entendent pas sur tout, pourtant. Là où Ernest Pignon-Ernest, devenu lui-même une institution, présenté à son corps défendant comme l'initiateur du street art, reste un réformiste, Trouillot ne croit qu'en l'insurrection: «Je ferais la révolution socialiste sans tremblement.» Ils ont choisi pour titre de leur œuvre commune *Les Murs du lendemain*. Un vers tiré de la chanson *Ma France*, de Ferrat: «Pour la lutte obstinée de ce temps quotidien/Du journal que l'on vend le matin d'un dimanche/A l'affiche qu'on colle au mur du lendemain.» Ils y traitent du temps qui passe, d'un ascendant perdu pour les penseurs progressistes («quand j'étais jeune, c'était un pléonasme: intellectuel de gauche», se lamente Pignon-Ernest), d'une forêt des sources qui semblent agir encore.

On ne sent pas la défaite chez ces messieurs de deux continents qui travaillent leur mémoire. Tout en animant leur atelier personnel, ils devisent de Pasolini, des ossuaires napolitains, du ping-pong et de la transe vaudoise. Ils parlent de soulèvement, cette chose qui en eux reste intacte. Ils se sont rencontrés autour d'une passion commune. D'un héritage. Ils demeurent résolument des canailles. ■

18e Festival du film et forum international sur les droits humains (FIFDH), Genève, du 6 au 15 mars.